Octobre 1981 Québec francais 23

Sacrée langue ou Langue sacrée

Marguerite Andersen

The French language is full of sexist expressions. The author makes her point by looking at dictionary definitions for words like women *and* sex. *She also looks at usage, insults, and the importance of the gender (masculine or feminine) of common nouns. It will be difficult to clear the French language of sexism without doing violence to it. Language is a means of male domination rather than a means of expression for free persons.*

Dans mon *Dictionnaire Larousse analogique*, vieux, il est vrai, puisqu'il date de 1971 (malgré toutes les joies et les surprises que j'y puise, je ne peux pas indéfiniment renouveler mon stock de dictionnaires) je vois à ma stupéfaction que pour le mot *sexe*, je me fais renvoyer à *homme* ou *animal*. *Sexe*, chez l'homme, signifie d'après l'auteur Charles Maquet, agrégé de grammaire, *beau sexe*, *sexe fort*, puis finalement et mâle nommé, *sexe faible*. Femme et fille sont mentionnées, toujours "chez l'homme" et avant de passer au paragraphe "chez les animaux." Sont mentionnés également *union*, *mariage*, *émasculer* et *stériliser*. Qui dit mieux?

Femme, m'apprend ce dictionnaire sous-titré "répertoire moderne des mots par les idées, des idées par les mots "(d'après les principles de P. Boissière, rédigé sur un plan nouveau par le dit Maquet) groupe sous le titre "sexe féminin" les mots *femelle*, *mère*, *maman*, *épouse*, *jeune mariée*, suivis de près par *sexe faible* et *filles d'Eve*. Les mots par les idées, les idées par les mots? La pensée du grammairien semble claire, clairement phallocentrique. Que je me raccroche à mon bon *Petit Robert* qui depuis 1978 inclut des termes tels que *phallocentrique*, *phallocrate*,

phallocratie et même sexisme et sexiste![2] Eh bien, sous *femme,* le *Petit Robert* 1978 cite le phallocrate par excellence, Malraux, qui affirme avec générosité qu' "une femme est aussi un être humain". Me voilà tant soit peu rassurée. Je le suis bien mieux, lorsque je consulte le *Robert Méthodique* (1982) dont la rédaction fut dirigée par Josette Rey-Debove, agrégée de grammaire.[3] Selon ce dictionnaire la femme est un être humain femelle et adulte. Quel ton nouveau et positif! Et c'est seulement à la toute fin de la rubrique "femme" qu'apparaît le mot *épouse*.

Dans le *Robert Méthodique*, fait par une équipe presqu'entièrement féminine, même le clitoris a droit de cité, alors que ni le *Quillet* 1963 ni le *Petit Robert* 1978, ni le *Dictionnaire du Français Contemporain* (Larousse 1966) n'osent en parler. Le *Robert Méthodique* le définit comme un *petit organe érectile de la vulve* et mentionne, sous *clitoridien*, la zone clitoridienne et le plaisir clitoridien. Je constate avec satisfaction l'influence de la pensée féministe. Sous *érection*, je lis que c'est surtout une question de pénis, mais on y parle aussi du "clitoris en érection". Ce dictionnaire me satisfait de plus en plus. Je découvre qu'on peut être *un* ou *une* hystérique, qualité qui auparavant était réservée aux femmes et aux enfants. Passant à des choses plus sérieuses, je vois que de nombreux noms d'agents, *architecte, écrivain, poète*, sont suivis de phrases comme "elle est écrivain, elle est architecte, cette femme est un grand poète". Des exemples au féminin remplacent, dans la tradition du *Robert*, les définitions au masculin des dictionnaires moins progressifs. Sous *docteur*, je trouve "elle est docteur ès sciences". La langue française serait-elle en train de se débarrasser de son sexisme, après tant de siècles? Certes, ce dictionnaire est un pas dans la bonne direction. Mais la route sera longue. Dans *l'Euguélionne*, Louky Bersianik, ce bas-bleu — expression redécouverte sous "types de femmes" dans mon *Dictionnaire analogique*, bien après *beauté, belle, rousse, gendarme*, peu après *poule* et suivi de près, pour rassurer *le* lecteur, de *sirène, nymphe, déesse*, ouf, il l'a échappé belle! — donc cette femme savante et combien précieuse à nous toutes, soulève dans son magnifique roman triptyque à juste titre le problème du français sexiste où le Masculin l'emporte à tous les niveaux sur le féminin. Il faut lire les pages du "troisième volet" de ce livre, pages qui font avec verve et précision le bilan de la misogynie du français. Il faut savourer les perles que Bersianik a découvertes dans les bibliothèques et leurs encyclopédies: "Chez l'homme, la matrice ne reçoit pas directement le sperme, contrairement au cochon." Pas possible! "L'homme a donc une matrice," se dit l'Euguélionne, "au comble de la surprise. Et comment diable reçoit-il le sperme? Et qui le lui envoie de cette façon détournée, plutôt suspecte si on la compare à celle du cochon?' L'Euguélionne tombe dans le désarroi en voyant "sous la photo d'une gracieuse ballerine" les mots: "Chez l'homme voici comment le pied peut se cambrer" (p. 244). Sacrées définitions, en effet, sacrée langue! Bersianik, qui voit le français comme une langue "d'une richesse incroyable", mais aussi "vieux jeux", qualifie cette langue de "purement masculine. Le féminin n'y figure que comme une redondance du masculin" (235-236). Selon elle le terme *l'homme*, soi-disant générique, n'embrasse "que le mâle Humain" (238).

Les hommes, bien sûr, ne pouvaient pas laisser passer son plaidoyer à la fois érudit et fantaisiste pour une réforme du français. Ainsi, la revue *Québec français* "consciente de s'engager sur un terrain délicat" estima "nécessaire" d'intervenir dans un débat auparavant animé essentiellement par les féministes et accepta de publier dans son numéro du mois d'octobre 1981 un article de Gérard Dubourg, "Féminisme et économie linguistique" (22-24). L'auteur se déclare d'abord favorable à ce que "les femmes soient considérées comme des individus à part entière capables d'assumer toutes les responsabilités sociales." Il admet même la nécessité d'accepter ou de créer "une foule d'expressions nouvelles." Mais il déplore et nous invite à le faire avec lui — "déplorons" dit-il — "un certain extrémisme féministe qui, plein de bonnes intentions, confond tout et mélange tout" (23). Nous y voilà. Discutons pour savoir si la langue est sexiste ou si c'est seulement le discours qui l'est! Ne confondons pas sexe biologique et genre grammatical, attachons-nous plutôt à la question du "principe de l'économie du système linguistique" (23)! Autrement dit, théorisons! Il ne faut surtout pas, dit Dubourg, accepter de "solutions contraires au principe d'économie de la langue" (24). Il veut bien accepter des mots comme *autrice, sculptrice, professeuse*, néologismes que Bersianik rejette et qui ne figurent point dans le *Robert Méthodique*, mais il tremble d'horreur à l'idée de demander aux poètes de féminiser leurs textes ce que Bersianik, qu'il attaque ouvertement par son article, ne demande d'ailleurs nullement. Dubourg ridiculise les justes préoccupations des féministes en proposant la féminisation des proverbes: "Au royaume des aveugles (ou aveuglesses) les borgnes (ou borgnesses) sont reines" (24). Comme certaines administrations, il s'oppose à la rédaction en langage masculin/féminin des documents officiels et donne un exemple qui par son exagération révèle l'hostilité totale de l'auteur à tout projet de réforme:

> Le Conseil d'administration se compose du (de la) président(e),

Allons-nous oser parler des milliers d'enfants qui sont punis, malmenés, rudoyés et battus par des femmes?

◆◆◆

Que penser des femmes qui, dans leur milieu de travail, utilisent leur énergie à se déchiqueter les unes les autres?

de deux vice-président(e)s, dont l'un(e) au recrutement des nouveaux (nouvelles) membres(ses) et l'autre (l'autresse?) à la coordination des comités, d'un(e) secrétaire (?), d'un(e) trésorièr(e), du (de la) président(e) sortant(e), du (de la) directeur (directrice) de la revue et du (de la) président(e) fondateur (fondatrice). (24)

Couronné par l'affirmation qu'il y a des choses bien plus importantes à changer "dans la société réelle", — les femmes vivraient-elles dans une société de rêve? de cauchemar? — l'article témoigne de la crainte fébrile de l'homme devant le remue-ménage linguistique des femmes. L'équipe de *Québec français*, qui se dit pourtant soucieuse de ne blesser personne, choisit en plus d'illustrer le dilemme par une caricature montrant des *viragos* (femme d'allure masculine, aux manières rudes et autoritaires, *Petit Robert*) terroristes lançant dans le vide le e muet, signe du féminin.

Aucun souci d'analyser la position de la femme dans la langue, aucune critique du propos lacanien selon lequel le phallus est le signifiant transcendantal, ni des travaux linguistiques portant sur le sujet. Rien que du mépris pour les femmes, du ridicule, une défense à tout prix d'une langue apparemment sacrée. L'article reflète une attitude profondément ancrée, chez beaucoup, et qui laisse prévoir que le masculin dominera encore longtemps dans la grammaire et la sémantique françaises. Malgré les personnes éclairées comme celles de l'équipe du *Robert Méthodique*, comme Bersianik, malgré des linguistes comme Marina Yaguello, auteur d'un ouvrage féministe et socio-linguistique sur *Les mots et les femmes*.[5]

Yaguello affirme que, dans la société française, la femme n'a point le droit de parler ou d'écrire la même langue que l'homme. La langue de l'homme est la langue commune et la langue dominante et "cette langue essentiellement masculine exprime le mépris de la femme. La place de la femme dans cette langue est le reflet de sa place dans la société" (10). Sur le genre, Yaguello porte ce jugement bref et précis: "Dans l'édifice complexe de la grammaire d'une langue. . . on est frappé par son inutilité apparente" (92). Elle souligne que les langues anglaise et hongroise s'en passent fort bien et finit par se demander si le genre ne serait pas "le reflet d'une vision de l'univers" (93). Elle fait remarquer qu'en français un objet moins grand est souvent féminin et oppose, parmi d'autres exemples, la chaise/le fauteuil, la lampe/ le lampadaire, une auberge et un hôtel, la mer et l'océan. L'objet actif serait plus souvent du genre masculin, le passif féminin. En effet, un moteur est actif par lui-même, mais une machine est plutôt l'auxiliaire de l'homme. Yaguello nous rappelle les travaux du linguiste Antoine Meillet qui fit remarquer en 1927 que les noms d'arbrers, en français, sont du genre masculin alors que les noms d'arbre indo-européens sont du genre féminin. Mais le français parle du (grand) pommier et de la (petite) pomme.

Quant à l'emploi du masculin comme générique, Yaguello note que chez les Iroquois, c'est le féminin qui a cette fonction, mais, conclut-elle, l'iroquois n'est pas non plus sans sexisme puisque cette langue classe les femmes dans les inanimés. Notons que le français dit un critique (celui qui critique, animé) et une critique (inanimée).

En français, il n'y a que deux mots féminins qui désignent soit l'homme soit la femme: personne et victime. Or, il y a toute une légion de mots masculins s'appliquant aux deux sexes, particulièrement dans le domaine des noms d'agent: peintre, maçon, professeur, maire, plombier et ainsi de suite, ce qui poussa la philologue Marguerite Durand, en 1936, à conclure que l'emploi du masculin, pour désigner un agent, représentait un genre neutre et que le genre féminin, en tant que nom d'agent, était en voie de disparition.[6] Mais aujourd'hui encore, certains noms d'agents sont bien la chasse-gardée de l'homme. Lorsque Christiane Massia osa en 1977 s'appeler chef cuisinière, elle se fit rabrouer par Paul Bocuse qui lui écrivit que le titre de chef-cuisinier était réservé à l'homme.[7] Chanel, bien entendu, était un grand couturier, chez laquelle les couturières n'étaient que des petites mains. Et Marie Curie était un grand savant, "grande savante" ne pouvant que prêter à rire.

Etranges aussi, les dissymétries sémantiques du français. L'homme galant est chez la plupart des gens le bienvenu, mais qui voudrait à la maison d'une femme galante? Le gouverneur est un homme de haute fonction, la gouvernante une femme au service domestique des autres. L'homme a des parties *nobles* dont il peut se vanter, la femme des *parties honteuses* qu'elle apprend, pauvre petite bécassine, à cacher dès son enfance.

L'étude par Yaguello de la langue du mépris révèle que "l'oiseau est la métaphore fondamentale de la femme" (151): *Poule, bécasse, oie blanche, pie*. Louky Bersianik fournit dans *l'Euguelionne* une liste de près de deux cents mots injurieux que le français a inventés pour les femmes (155-159). Yaguello qui note que si la femme/mère n'échappe pas à l'insulte, puisqu'en tant que *lapine* elle peut même avoir *un polichinelle dans son tiroir*, la femme vue comme putain est l'objet d'une langue bien plus violemment péjorative. Pierre Guiraud relève dans son *Dictionnaire Erotique* 600 termes pour désigner la putain. Dans les mots ouvertement péjoratifs, la femme est objet: *machine à plaisir, crevasse*; dépravée: *ordure*; laideur: *souillon*; se réduit à presque rien: *viande*; et devient souvent un animal: poule, cocotte. La femme peut également devenir nourriture jusqu'au point où *on se la farcit*. Le *Dictionnaire Erotique* de Guiraud compte 50 noms pour l'orgasme masculin, 9 pour celui de la femme; 1300 synonymes pour le coït, dont 80 le définissent du point de vue de la femme.[8]

"L'injure sexuelle est strictement à sens unique", constate Yaguello (163). Rien de pire pour un homme que de s'entendre traiter de *con*, ou même *sale con*, expression qui ne figure pas dans les dictionnaires sauf, bien sûr, dans les *Robert*.

Alors que le mot *con*, mot vulgaire pour *vagin*, est masculin et constitue l'injure suprême, la plupart des noms injurieux (moins graves) sont féminins: *andouille, fripouille, canaille*. Le nom féminin est d'ailleurs en général plus injurieux que le nom masculin; *la vieille* est plus blessant que *le vieux*.[9]

Le français, langue riche à tous les points de vue, riche aussi en expressions sexistes désobligeantes pour les femmes, est pour tout francophone un instrument précieux, sacré même, dirais-je. Le francophone vénère sa langue, cette sacrée langue qui lui permet de s'exprimer avec précision et élégance, avec verve. Qu'il s'agisse d'une langue sexiste trouble peu de gens. Les quelques féministes qui la dénoncent comme telle ne sont d'après Jean Cau, éminent écrivain et critique, que "des moches. . . des mal-baisées, des pas baisables."[10] Réussirons-nous à transformer cette langue mâle et bien gardée? Pour que le français change, pour qu'il soit débarrassé de son sexisme, il faut se mettre au travail; les lexicographes pour faire des dictionnaires objectifs marqués par l'idéologie du féminisme: le *Robert Méthodique* en est le premier exemple; les auteurs de manuels pour composer des manuels non-sexistes; les réalisateurs (trices) de la radio-télévision pour créer des programmes non sexistes; les professeurs pour surveiller la langue des étudiant(e)s, les étudiant(e)s pour surveiller celle des professeurs. Travail énorme dont chacun(e) ne peut faire qu'une petite partie, celle peut-être qui, à un moment donné, lui tient le plus à coeur. Ainsi, un jour que je roulais dans ma voiture à travers une région boisée, j'ai été frappée par le fait que les arbres sont masculins. En guise de protestation, j'ai composé le texte suivant:

Les arbres courent le long de la route,
pins, chênes, érables, forestiers,
fruitiers, arbres à sève douce, mais tous
masculins, je cherche: sa-pin, non,
l'orme, le saule, oui même le saule
pleureur, le premier à faire entrevoir
l'arrivée du printemps, est mâle, ses
pleurs le sont, ses larmes, privilège
de toi et de moi. Alors veux-tu, amie,
que nous inventions la giroflière, la
tulipière, qu'empêche que ce soit une
campêche, arbres franches à fruits
douces, l'abricotière et la cerisière,
qu'elles portent fruit ou qu'elles n'en
portent, qu'elles soient fleuries
comme l'amandière d'ornement ou nue
comme la tremble à l'automne, jouons
à bien nommer le mal nommé, jouons
tant qu'il fait jour et même la nuit,
que le masculin s'évanouisse avant de
renaître sans violence.

Texte sans grande portée, mais qui souligne le problème du français, langue sexiste, langue à changer, langue à libérer. La lutte sera longue. Entendre, lire ou écrire une langue avec une conscience anti-sexiste peut être difficile, déplaisant, douloureux. La contestation permanente n'est pas chose facile. Mais cette sacrée langue qu'est le français serait tellement plus belle si elle pouvait être épurée de son sexisme, si, sans la violer, nous pouvions la rendre équitable. La langue est un moyen de domination au service de l'homme. Il faut qu'elle devienne, au service de la femme, un moyen de libération, et puis, finalement, un moyen d'expression de gens libres. Est-ce là un rêve utopique? Peut-être. Mais ce rêve est une réaction angoissée à la réalité inacceptable et ce n'est que grâce à de tels rêves que la pratique du changement s'amorce et que l'évolution se fera.

1. Paris: Librairie Larousse.
2. Paris: Le Robert.
3. Paris: Le Robert.
4. Montréal: La Presse, 1976.
5. Paris: Bibliothèque Payot, 1978. Les numéros des pages donnés pour les citations se réfèrent à l'édition en livre de poche, publiée chez le même éditeur.
6. Cf. Yaguello, Marina, *op. cit.*, p. 123.
7. Cf. *op. cit.*, p. 125..
8. Cf. *op. cit.*, p. 160.
9. Cf. *op. cit.*, p. 161.
10. C.p. Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle*, p. 64.

Marguerite Andersen, auteure, est chef du département des langues romanes à l'Université de Guelph, en Ontario. Son dernier livre "De Mémoire de femme" vient de paraître aux Editions Les Quinze, Collection Réelles, Montréal.

The Lover

He was the epitome
of "savoir faire"
laying waste
his love victims
like defoliated
burned out crops.

He specialized
in the very young,
plucking virgins
off their stems
with the delicacy
of a true gourmet.

each one a notch
on his phallic gun.

One poor girl
fresh from the country,
impregnated,
sought out a quack
to scrape out
the living seed.

She bled to death
in a public toilet,
her open mouth
a black-holed scream.

Sometimes
the art of love
is "savoir mourir".

Mona Elaine Adilman
Montreal, Quebec